



**HAL**  
open science

## Conclusion

Jean-Pierre Caillet

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Caillet. Conclusion. Le transept et ses espaces élevés dans les églises du Moyen Âge (Xe-XVIe s.), 2017. hal-03849869

**HAL Id: hal-03849869**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03849869v1>**

Submitted on 30 Nov 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## CONCLUSIONS

Jean-Pierre Caillet

Il convient en tout premier lieu de souligner l'extrême opportunité de la réouverture de ce dossier. Réouverture en effet, car comme l'a rappelé Nathalie Le Luel dans son bilan historiographique, le sujet n'était pas absolument neuf : voici une dizaine d'années, l'ouvrage de Michel Lheure en proposait déjà une approche globale, et dans une ample perspective temporelle ; mais il était encore principalement axé sur les aspects morphologiques, ou privilégiait trop largement certaines explications fonctionnelles (en particulier l'impératif de distanciation des fidèles par rapport au lieu de la célébration). Et en remontant à plus d'un demi-siècle, on se trouvait confronté aux remarques de Louis Grodecki, où l'attention se focalisait essentiellement aussi sur les formes ; Pierre Héliot s'était également investi dans une recherche de cet ordre, mais en l'orientant assez univoquement sur le problème des tribunes, et en n'en donnant qu'une interprétation incomplète. Quant à certaines études plus récentes – et réellement approfondies, il faut le reconnaître –, elles demeuraient confinées dans l'examen des édifices d'un cadre régional plus ou moins resserré. Sans nier leur apport, il s'imposait donc de reprendre le problème sur des bases élargies à toute l'aire de l'Occident médiéval. Notons d'autre part que, relativement à la prise en compte des caractères fonctionnels – aujourd'hui justement valorisés – on s'était en ces dernières décennies surtout intéressé aux deux extrémités de l'édifice cultuel. Et en se félicitant des acquis ainsi opérés pour les diverses configurations de massifs occidentaux et de chevets, on se prenait à regretter que les transepts, autre organe de prégnance visuelle immédiate dans l'abord des églises qui en avaient été pourvues, n'aient somme toute pas davantage suscité l'intérêt. Sans prétendre, évidemment, à l'épuisement d'une thématique dont les potentialités apparaissent considérables, le présent colloque a incontestablement abouti à de substantielles avancées ; nous nous efforcerons ci-après de les synthétiser et, au passage, d'en suggérer quelques éventuels prolongements pour l'investigation future.

Il s'imposait, d'une part, d'effectuer un retour sur les questions de typologie. Cela d'autant plus que, comme le rappelaient Barbara Franzé et Nathalie Le Luel dans leur propos introductif, le terme même de « transept » ne se trouve pas attesté avant l'époque post-médiévale, et qu'il avait ainsi totalement échappé à l'horizon référentiel des concepteurs des édifices ici en cause. Brossant le panorama de l'Italie septentrionale, Carlo Tosco a tendu, en quelque sorte, à pallier cette carence en proposant une terminologie moderne rendant raison des diverses formules attestées ; mais la discussion a aussitôt fait ressortir la difficulté de parvenir un accord en ce sens. Il est en tout cas bien avéré que l'on se voit, pour le seul Moyen Âge « central » concerné par la présente enquête, confronté à une grande diversité de partis. Christian Gensbeitel a eu lieu de le souligner pour l'aire du Centre/Sud-Ouest de la France romane, où l'on constate notamment que, sauf à Saint-Sever et (sans doute) à Saint-Hilaire de Poitiers, les espaces hauts faisaient défaut ; il a de plus insisté à bon droit sur le fait que (comme partout ailleurs, au demeurant) une proportion très minoritaire d'édifices possédaient un transept. Dans le registre de la terminologie – et de l'identification même de l'unité architecturale en question –, Renato Perinetti et Mauro Cortelazzo ont quant à eux pu faire valoir que, dans un édifice comme la cathédrale d'Aoste, apparemment dépourvu de véritable transept architectural, le système des chapelles superposées de part et d'autre du chœur était fort susceptible d'entrer dans le champ de ce qui ici nous occupe ; et si l'on tient compte de l'utilisation des espaces, cela peut aussi s'appliquer au cas de l'église de Schwarzhof, comme l'a montré Elisabeth Ruchaud.

En deuxième lieu, on a fait ressortir la pressante nécessité de reprendre l'examen objectif d'édifices généralement reconnus comme de première importance, mais jusqu'ici appréhendés à partir d'études assez anciennes, peu fiables à maints égards. Pierre Martin est là intervenu à propos de Saint-Martin de Tours ainsi que de la cathédrale Sainte-Croix et de Saint-Aignan d'Orléans, édifices dont, respectivement, la chronologie et la configuration originelle restent mal définies : seul un retour critique aux données des premières fouilles et à l'ensemble de la documentation graphique disponible,

et par ailleurs une analyse méticuleuse du bâti encore existant, pourront déboucher sur des restitutions à même d'alimenter vraiment la réflexion sur nos transepts. Saint-Remi de Reims offrait un autre exemple de cet impératif de révision : Thomas Spencer y a en effet mis en évidence que les différenciations de supports, jusqu'ici interprétées comme simples témoignages des « goûts » des abbés successifs dans le cours de la construction, procédaient en réalité d'une véritable logique (en contexte de réforme monastique sous ascendant pontifical, la référence à de grands antécédents romains ayant en l'occurrence fortement dû jouer).

Il s'agissait là, en quelque sorte, de préliminaires à ce qui constituait le cœur du dossier – mais ajoutons aussitôt que ce terme de « préliminaires » ne doit surtout pas être pris dans une acception un tant soit peu réductrice. Car les points ainsi soulevés s'avéraient incontournables dans l'optique d'une réflexion réellement valide sur les aspects proprement fonctionnels, auxquels il faut maintenant nous attarder.

Dans ce domaine aussi, on a d'abord pu vérifier l'extrême diversité des cas. D'une part en effet, on doit souvent déplorer le cruel défaut de données textuelles à même de nous informer. C'est ce qu'a relevé Christian Gensbeitel à propos de Saint-Sever, en particulier ; et il a donc justement indiqué que les propositions antérieures émanant de Jean Cabanot (espace pour la famille vicomtale au Nord, espace pour les chœurs au Sud) demeuraient fort hypothétiques. À l'inverse, l'utilisation du transept de certains autres édifices est très documentée. Toby Huitson l'a éloquentement illustré dans le cadre de l'Angleterre où, pour les seuls espaces hauts, il est parvenu à dénombrer non moins de trente-cinq usages ; *l'ambitus* s'y avère d'ailleurs extrêmement large, puisque l'on va de l'installation de dispositifs propres à accompagner les célébrations (orgues, notamment) à des destinations d'ordre purement utilitaire (entreposage de matériaux) ; et il ressort d'ailleurs en outre qu'en plusieurs occurrences, une polyvalence de fonctions est hautement conjecturable.

Mais la dévolution de l'aire du transept – espaces bas et hauts confondus – à l'usage cultuel s'avère bien entendu une question fondamentale. C'est alors la question de l'étendue du chœur liturgique qui se trouve posée. À cet égard, Mathieu Piavaux a montré que l'on disposait d'indications assez claires pour plusieurs édifices du diocèse de Liège ; le chœur y inclut la croisée, du moins, et empiète assez sensiblement sur la nef : cela dès le XI<sup>e</sup> siècle à Hastière, par exemple ; puis au XIII<sup>e</sup> siècle, à Saint-Lambert de Liège même et dans d'autres églises de sa filiation (au passage, il semble alors que l'ascendant d'une plus ancienne « topographie liturgique » prestigieuse – car liée à l'épiscopat du grand Notger – ait été déterminant). Cependant, il n'est par ailleurs pas toujours aisé de reconnaître l'extension originelle de cette aire cultuelle. C'est ce qu'a souligné Xavier Barral i Altet à travers ce que paraissait suggérer l'organisation de certains pavements de mosaïque, en discordance plus ou moins marquée avec l'architecture : ainsi à Ganagobie, la mosaïque en question ne s'étend que dans une partie du transept ; et à Murano, ses tracés ne coïncident pas vraiment à ce dernier... Quant au cas de la grande abbatiale Cluny-III, Nicolas Reveyron a voulu particulièrement considérer le caractère « clos » du petit transept, du fait de sa relation plus évidente avec le chœur ; il a insisté, dans le même sens, sur le rôle de la lumière dispensée par les baies percées au fond des bras de ce petit transept, faisant écho à celles de l'axe médian – notamment celles de la coupole de croisée – avec intention de privilégier la focalisation sur le pôle majeur de l'édifice (ajoutons que l'on pourrait encore bien conjecturer quelque chose du même ordre pour le grand transept et sa croisée). Cette inclusion des bras de transept dans la zone cultuelle amène évidemment à envisager l'implantation d'autels secondaires dans leur aire propre. Le cas est bien attesté à Cluny-III, justement. Mais on peut certainement l'imaginer aussi pour d'autres édifices : ainsi dans la cathédrale d'Aoste, Renato Perinetti et Mauro Cortelazzo l'ont déduit du fait que les espaces latéraux – assimilables à des croisillons, comme nous le rappelions ci-dessus – ne présentaient pas – au niveau bas comme au niveau haut – d'ouverture suffisante sur le chœur axial ; il s'agissait donc très probablement de véritables chapelles, dans lesquelles les chanoines pouvaient célébrer leurs messes individuelles. Notons bien qu'il n'y aurait donc eu, en ce cas, pas de relation de complémentarité entre les deux niveaux. Mais c'est au contraire ce qui se trouve attesté en certaines autres occurrences. Ainsi à Essen et Quedlinburg, les données relatives à la liturgie

de sainte Ursule et des onze mille vierges ont amené Kristin Hoefener à identifier des tribunes de transept réservées au chant des moniales tandis qu'au-dessous, à l'autel, les chanoines avaient en charge la célébration proprement dite. Un rapport de complémentarité a également été évoqué par Élisabeth Ruchaud à propos de Schwarzhreindorf ; cela par le biais de l'iconographie – prophétique et néotestamentaire – respectivement déployée aux niveaux bas et haut.

Les circulations dans le transept, qui donc induisent l'accentuation d'un axe transversal dans l'église, entrent naturellement aussi dans le champ des aspects fonctionnels à prendre ici en compte. Barbara Franzé a eu lieu de le mettre en évidence pour, notamment, Saint-Sernin de Toulouse, véritable « cas d'école » avec l'opposition entre l'entrée des chanoines au Nord et celle des laïcs au Sud (soit, en toute logique, au débouché de la rue venant du cœur de la ville) ; elle a également privilégié à bon droit Saint-Lazare d'Autun, avec l'évocation du parcours des pèlerins (et en relevant que, comme à Toulouse, l'iconographie des portails s'accordait à ces usages spécifiques). Eduardo Carrero Santamaria a pour sa part valorisé l'exemple non moins fameux de Saint-Jacques de Compostelle, où c'est également la progression nord-sud des pèlerins qui bénéficie du transept et de ses accès propres. Mais c'est une circulation d'un ordre sensiblement différent que le même auteur a encore mis en relief à partir de ce que l'on constate dans de nombreuses cathédrales ibériques à compter du XIII<sup>e</sup> siècle : là en effet, l'implantation du chœur des chanoines dans la nef même, tandis que l'aire de l'autel demeure à l'Est de la croisée, détermine un dégagement du transept ; les fidèles peuvent alors y accéder pour jouir d'une proximité – et visibilité accrue – de l'autel ; et par ailleurs, certaines liturgies festives peuvent se dérouler dans l'espace intermédiaire ainsi défini.

Enfin, à partir de ce qui est attesté pour Cluny et Polirone, Nicolas Reveyron a attiré l'attention sur le rôle que pouvait jouer le transept dans la circulation vers d'autres unités d'un complexe monastique (vers le cloître et les divers bâtiments attenants, naturellement ; mais aussi, sur ces deux sites du moins, vers un sanctuaire marial indépendant). En envisageant les abbayes d'Essen et de Quedlinburg, Kristin Hoefener s'est elle-même attachée à cette fonction essentielle : il s'agissait alors, plus précisément, du lien entre les espaces hauts réservés aux moniales et leur dortoir ; et en milieu germanique toujours, il a encore pu en aller de même à Schwarzhreindorf – où les bâtiments conventuels n'ont hélas pas subsisté – ainsi que l'a plausiblement suggéré Élisabeth Ruchaud.

\* \* \*

Nombre d'aspects, au total, se sont ainsi vus nettement précisés par le biais d'exemples tout à fait probants. Pour autant, et comme nous le laissons entendre d'emblée, on ne saurait considérer que la question est désormais épuisée. Nous clôturerons donc ces conclusions en insistant sur quelques points qui, bien que non esquivés dans le cours de ce colloque, nous semblent particulièrement requérir d'ultérieurs développements. C'est notamment le cas des circulations, auquel nous venons tout juste de nous arrêter. Car indépendamment des milieux monastiques, seuls ici pris en compte à ce sujet, il ne faut pas ignorer ce qu'il en était dans les contextes cathédraux, où le transept a souvent assumé un rôle similaire : cela en particulier pour assurer le lien avec la résidence épiscopale, mais aussi le quartier canonial ; nous renverrons, là, à certaines publications plus ou moins récentes ayant défriché les problèmes de cet ordre<sup>1</sup>. Mais on ne doit pas non plus négliger ce qui a pu advenir dans le cadre d'agglomérations de bien moindre ampleur (voire à l'occasion dans le domaine rural) ; ce sont alors les liens avec un habitat principalement implanté de côté – ou la présence d'un cimetière dans une situation topographique similaire – qui ont pu déterminer des axes de circulation transversaux pour l'église même ; à cet égard aussi, on dispose d'ailleurs déjà de certaines avancées<sup>2</sup>, à partir desquelles il conviendrait de rebondir.

<sup>1</sup> Y. ESQUIEU, *Autour de nos cathédrales. Quartiers canoniaux du sillon rhodanien et du littoral méditerranéen*, Paris, 1992 ; J.-CH. PICARD (dir.), *Les chanoines dans la ville. Recherches sur la topographie des quartiers canoniaux en France*, Paris, 1994 ; S. BALCON-BERRY, F. BARATTE, J.-P. CAILLET ET D. SANDRON (dir.), *Des domus ecclesiae aux palais épiscopaux. Actes du colloque tenu à Autun du 26 au 28 novembre 2009* (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 23), Turnhout, 2012.

<sup>2</sup> C. ROUX, *La pierre et le seuil. Portails romans en Haute-Auvergne*, Clermont-Ferrand, 2004 ; Ead., *Portails romans en Haute-Auvergne. Études de sites*, Aurillac, 2005.

En ce qui concerne les aspects fonctionnels « internes » ensuite, des apports sans doute décisifs pourront résulter d'une prospection accrue dans les sources textuelles (lorsque celles-ci existent, du moins !) de l'époque même de l'érection des édifices. Car en effet, Renato Perinetti et Mauro Cortelazzo ont pertinemment pointé du doigt des évolutions d'usage parfois radicales : à la cathédrale d'Aoste en l'occurrence, l'installation d'un jubé au XIII<sup>e</sup> siècle ayant entraîné la transformation d'une des chapelles latérales en simple dépôt d'archives. Donc, s'il sera évidemment toujours nécessaire de prendre en compte la documentation tardive, une grande circonspection devra demeurer de mise à son égard ; et l'investigation des fonds les plus anciens plus que jamais indispensable.

En troisième lieu, et dans un tout autre registre, il importerait de s'attarder davantage sur l'impact de prestigieux modèles. Certes, Thomas Spencer, Mathieu Piavaux et Élisabeth Ruchaud l'ont bien relevé pour, respectivement, Saint-Remi de Reims par rapport aux basiliques apostoliques romaines, Saint-Lambert de Liège dans la filiation des dispositifs instaurés par Notger vers l'an mil, et Schwarzrheindorf dans le sillage des grandes antéglises carolingiennes. Mais on devra sans doute amplifier très notablement la réflexion dans cette voie : car relativement à plusieurs édifices et non des moindres, cela pourrait bien recouvrir l'une – voire la principale – des raisons de l'existence d'un transept. Car n'oublions pas, pour revenir ici au propos de Christian Gensbeitel, que nombre d'églises n'en sont pas pourvues ; et que, par ailleurs, l'exemple de l'abbatiale de Fulda aux environs de 800 montre sans ambages que l'option d'un transept a pu n'être décidée que pour se calquer sur Saint-Pierre de Rome...

De telles considérations détournent, il est vrai, de l'approche fonctionnelle qui avait été privilégiée dans le cadre de ce colloque. Mais elles n'en sont pas moins à prendre en compte. Certaines communications n'y ont d'ailleurs pas manqué : ainsi, Carlo Tosco relevait le fréquent lien avec des patronages marquisaux pour les églises à transept d'Italie septentrionale ; et Kristin Hoefener soulignait qu'Essen et Quedlinburg étaient des fondations de hautes aristocrates féminines de la société ottonienne. Indépendamment d'avantages utilitaires d'ailleurs largement mis à profit, le parti d'un édifice à l'articulation élaborée était certainement susceptible d'être préféré par des commanditaires de haut rang. On aura donc certainement intérêt à enquêter plus encore en ce sens puisque, répétons-le, les églises à transept ne sont somme toute pas les plus nombreuses – et que ce sont souvent des églises importantes, dans leurs cadres locaux ou régionaux.

Enfin, et si même cela demeurerait également hors de la perspective de cette réunion, notons que le caractère purement symbolique ne devra pas non plus être négligé. Certes, il est bien avéré que la littérature de vulgarisation a excessivement brodé sur ce genre d'interprétation de l'édifice culturel chrétien. Il n'en demeure pas moins que, dès la fin de l'Antiquité, le plan en croix dite « latine » s'était vu connoté d'une signification bien spécifique : rappelons qu'en témoigne sans équivoque la dédicace rédigée par saint Ambroise pour la *Basilica Apostolorum* qu'il fonda à Milan peu avant 400 (« ... le temple a la forme de la croix [...] et] représente la victoire du Christ »<sup>3</sup>) ; et quant à l'ascendant général de la symbolique pour le Moyen Âge central qui ici nous concerne, l'ouvrage produit par Joseph Sauer sur la base des commentaires de trois théologiens des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles<sup>4</sup> conserve, en la matière, une indéniable actualité. Mais nous ne saurions bien sûr, aujourd'hui, en rester là ; et quant aux nouvelles orientations qui, justement, désormais s'imposent, réaffirmons que l'entreprise lancée par Barbara Franzé et Nathalie Le Luel est fort bien venue. Elle constituera, sans nul doute, un important jalon dans la longue voie pour une plus juste appréhension de l'architecture religieuse de l'Occident médiéval.

---

<sup>3</sup> A. BELLU (éd.), *Le epigrafi e le iscrizioni della basilica dei SS. Apostoli e Nazaro Maggiore* (Archivio Ambrosiano, XX), Milan, 1971, p. 19-20.

<sup>4</sup> J. SAUER, *Symbolik des Kirchengebäudes und seiner Ausstattung in der Auffassung des Mittelalters, mit Berücksichtigung von Honorius Augustodunensis, Sicardus und Durandus*, Fribourg-en-Brisgau, 1902.



## Biographies des auteurs

**Xavier Barral i Altet** est professeur honoraire d'Histoire de l'art du Moyen Âge à l'Université de Rennes2 et professeur invité à l'Université de Venise Ca'Foscari. Actuellement chercheur invité à la Bibliotheca Hertziana de Rome, Max-Planck-Institut für Kunstgeschichte, son dernier ouvrage publié est *En souvenir du roi Guillaume. La broderie de Bayeux. Stratégies narratives et vision médiévale du monde* (Paris, Les Éditions du Cerf, 2016).

**Kérim Berclaz** a conclu ses études par un travail de master dédié aux testaments des évêques de Lausanne entre les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles; ce travail vient d'être publié dans la collection des Cahiers lausannois d'histoire médiévale. Il enseigne aujourd'hui à l'université de Lausanne, en tant qu'assistant diplômé, et termine une thèse de doctorat sur la cathédrale de cette ville. Cette thèse, dirigée par Martine Ostorero, porte plus particulièrement sur le culte marial, la matérialité de la liturgie et son organisation au sein de l'espace ecclésial.

**Eduardo Carrero** est professeur d'histoire de l'art médiéval à l'Universitat Autònoma de Barcelona. Dernièrement, il s'intéresse aux relations entre architecture et rituel, basées sur une compréhension de l'espace architectural en tant que place « performative ». Sa recherche trouve sa cohérence dans une attention méthodologique sur l'interaction entre architecture et liturgie au sein de l'environnement construit, explorant les possibilités, limites, et perspectives qu'offre la liturgie dans l'étude de l'histoire de l'architecture. Parmi les nombreuses publications d'Eduardo Carrero, nous pouvons citer un ouvrage traitant des relations entre architecture et liturgie, pour les cathédrales de la couronne d'Aragon (2014), une monographie sur les cathédrales médiévales de la Galice (2005) ainsi qu'une synthèse de nouvelles propositions relatives à la cathédrale d'Oviedo (2003).

**Mauro Cortelazzo** travaille en tant qu'archéologue à Aoste, Turin et Alba. Spécialiste des époques paléochrétienne et romane, il a dirigé de nombreuses fouilles d'édifices religieux, de châteaux et de fortifications, dans les régions du Val d'Aoste et du Piémont. Il a également publié des études sur la production céramique médiévale et sur les châteaux médiévaux de l'Italie du nord-ouest.

**Barbara Franzé**, actuellement chercheuse senior du Fonds national suisse pour la recherche scientifique (FNS), enseigne à l'université de Lausanne. Son domaine de recherche principal est celui de la production figurée de l'âge roman, inscrit dans le contexte monumental. Elle a réalisé plusieurs études monographiques, portant sur Saint-Chef-en-Dauphiné, Saint-Gilles-du-Gard, Moissac, Beaulieu-sur-Dordogne, Tavant ou encore, plus récemment, Saint-Germain-des-Prés et Saint-Benoît-sur-Loire. Dans le cadre de ses études et ailleurs, l'auteure montre un intérêt tout particulier pour les questions de l'image dans ses rapports avec les espaces ecclésiaux, ainsi que pour la problématique de l'art comme expression de la réforme grégorienne. Celle-ci fait partie de son projet d'habilitation à diriger des recherches.

**Christian Gensbeitel**, maître de conférences en histoire de l'art médiéval à l'université Bordeaux Montaigne, est rattaché à l'UMR 5060 IRAMAT-CRP2A, laboratoire spécialisée dans l'étude des matériaux du patrimoine. Il a été entre 1990 et 2006 le directeur de l'Atelier du Patrimoine de Saintonge et animateur de l'architecture et du patrimoine de Saintes Ville d'Art et d'Histoire. Il a consacré sa thèse, soutenue en 2004, aux débuts de l'architecture romane dans les pays charentais. Il a dirigé un ouvrage collectif sur l'Abbaye aux Dames de Saintes (2009) et publié des ouvrages et articles consacrés à l'architecture romane dans l'espace aquitain. Il s'intéresse à l'architecture religieuse romane et préromane de la France de l'Ouest et du Sud-Ouest, avec une prédilection pour l'étude des modes de construction et l'approche archéologique des édifices, ainsi qu'aux questions plus spécifiques des ensembles monastiques et de leurs sanctuaires. Il intègre dans son champ de recherche le décor sculpté des édifices, et s'intéresse aux questions d'héritage historiographique et de construction des doctrines de l'archéologie monumentale médiévale. Il dirige actuellement un Programme collectif de recherche consacré à l'église et au prieuré Saint-Eutrope de Saintes et assure depuis 2015 la coordination scientifique les Rencontres médiévales de Trizay. Depuis 2017, il porte le programme de recherche *Monasticon Aquitaniae*, soutenu par la région Nouvelle-Aquitaine.

La musicologue et chef d'ensemble vocal **Kristin Hoefener** (née à Berlin-Est, vit à Paris) est spécialiste de l'histoire et de l'interprétation des musiques médiévales. Ses recherches se focalisent sur les compositions d'offices et leur lien avec le culte d'un saint. Elle a écrit et produit un grand nombre d'émissions pour la radio Néerlandaise VPRO (1996-2005), publie régulièrement des articles dans des revues spécialisés et présente son travail lors de conférences internationales. Fondatrice et chef de l'ensemble vocal KANTIKA elle explore les riches répertoires de la musique médiévale. Sa programmation est axée sur le patrimoine musical du Moyen Age, sur l'échange avec les acteurs et les compositeurs contemporains ainsi que sur une recherche vocale basée sur des techniques classiques et traditionnelles du chant. KANTIKA a donné un grand nombre de concerts dans le cadre de concerts et festivals européens (France, Allemagne, Italie, Espagne, Belgique, Pologne et Hongrie) et enregistré six Cds, dont *O Maria virgo* (2007), *Estel de mar* (2010) and *La Musica del Reino* (2012).  
Huitson biographie

**Toby Huitson** a étudié l'histoire médiévale à l'Université de Kent, Canterbury (UK). Sa thèse de doctorat, soutenue en 2010, s'intéresse aux fonctions des tribunes, galeries et espaces élevés des églises monastiques et prieurales. La thèse a été publiée en 2014 sous le titre « Stairway to Heaven: the functions of medieval upper spaces » (Oxford Books), avec le soutien de la Kent Archaeological Society's biennial Hasted Prize. Toby est chargé de recherche et éditeur pour le *Corpus of Romanesque Sculpture in Britain and Ireland* (CRSBI). Chargé d'enseignement à la School of History à Kent durant plusieurs années, il est désormais responsable de la digitalisation des archives de la cathédrale de Canterbury.

**Nathalie Le Luel** est maîtresse de conférences en Histoire de l'art à l'Université catholique de l'Ouest à Angers et membre associée d'ALHOMA (Anthropologie historique du long Moyen Age - EHESS, Paris). A l'UCO, elle fait partie du laboratoire du LICIA (Langages, Interactions Culturelles, Identités et Apprentissages). Ses recherches portent sur le rôle de l'image, à la fois profane et sacrée, à l'époque médiévale, dans une perspective croisée d'anthropologie historique et d'histoire de l'art. Depuis sa thèse, elle a néanmoins développé une spécialité autour du champ iconographique profane (images des mois, images de fables, représentations folkloriques ou littéraires, etc.) dans l'art monumental roman. Ses travaux, qui ont fait l'objet de publications dans différents actes de colloque ou des revues nationales et internationales, accordent une importance particulière aux relations entre espace ecclésial et iconographie au cours du Moyen Age central afin de mieux appréhender la culture visuelle médiévale.

**Olivier Manaud** est théologien et chercheur au CNRS aux laboratoires UMR 7218 GERPHAU et UMR 5128 ArAr.

**Cécile Barrandon** est assistante de recherche et médiatrice du patrimoine.

Ensemble, ils travaillent au sein de l'association «Les Pierres qui chantent». Ils mènent depuis plusieurs années des recherches sur les phénomènes acoustiques dans les abbayes médiévales. Dans le souci de rendre accessibles leurs investigations scientifiques, ils ont publié un roman théologique *SHAMROCK ou les trois portes de la musique sacrée*, Dervy, 2017, qui aborde ce sujet sous forme d'une enquête initiatique.

Historien de l'art et archéologue, **Pierre Martin** est Maître de conférences à l'Université de Grenoble-Alpes. Rattaché au Laboratoire Universitaire Histoire Culture Italie Europe (LUHCIE) et membre associé au Centre d'Etudes Supérieures de Civilisation Médiévale (CESCM) à Poitiers, ses recherches portent sur l'architecture médiévale, abordée par l'archéologie du bâti, et plus particulièrement sur la construction religieuse vers l'an mil.

**Renato Perinetti** a été surintendant de l'héritage culturel dans la région du Val d'Aoste, de 1991 à 2003, et professeur invité au Politecnico de Turin, à l'Université catholique de Milan, à l'Ecole polytechnique de Lausanne et à l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne à Rome. Il a dirigé les fouilles archéologiques d'une vingtaine d'églises paléochrétiennes, à Aoste et dans ses environs.

**Mathieu Piavaux** enseigne l'histoire de l'architecture, l'archéologie du bâti et la conservation du patrimoine à l'Université de Namur. Ses recherches portent essentiellement sur l'architecture médiévale de l'ancien diocèse de Liège et, de manière plus générale, sur les modèles mis à l'honneur dans les anciens Pays-Bas au Moyen Âge central et au bas Moyen-Âge ainsi que sur les fonctions et significations qui peuvent y être associées. Il mène également des recherches en archéologie du bâti, avec un intérêt particulier pour les techniques de construction médiévales et, spécialement, pour les "métiers de la pierre". La place et le rôle du décor dans l'architecture médiévale occupent également une place de choix dans ses travaux.

**Elisabeth Ruchaud** est diplômée du premier et second cycle de l'École du Louvre et a soutenu en juillet 2010 sa thèse de doctorat en histoire et histoire de l'art à Berlin (EHESS – Humboldt Universität) sur le thème des représentations du Saint-Sépulcre aux X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Elle a été post-doctorante au sein du collège doctoral « Matérialité et Production » à l'université de Düsseldorf où elle a travaillé sur les notions de matérialité et d'immatérialité des lieux saints et de leurs représentations dans l'occident médiéval. Elle a aussi été membre du groupe de recherche « FranceMed. La France et la Méditerranée, espaces de transferts culturels » à l'institut historique allemand (2008-2010) où elle a travaillé sur les notions de « transfert culturel » en Méditerranée médiévale. Depuis septembre 2014 elle est chargée de cours à l'Institut Catholique de Paris (département d'histoire de l'art) et depuis septembre 2015 enseigne à l'École du Louvre. Ses recherches sont centrées sur les problématiques de la « mémoire » des lieux saints et de leurs représentations aussi bien artistiques que liturgiques et exégétiques au haut Moyen Age et à l'époque romane.

Agrégé de lettres classiques, docteur en histoire de l'art de la Sorbonne et archéologue spécialisé dans l'archéologie du bâti, **Nicolas Reveyron** est professeur d'Histoire de l'art et Archéologie du Moyen Age à l'Université Lumière-Lyon 2, ancien membre de l'Institut Universitaire de France et ancien directeur de laboratoire de recherche CNRS UMR 5138 *Archéométrie et archéologie*. Ses recherches portent sur l'architecture religieuse du Moyen Age : le chantier et les techniques de construction, les rapports entre architecture et liturgie, l'image monumentale et ses modalités de lecture spacialisée. Il a beaucoup publié sur l'architecture et l'iconographie du Moyen Age.

**Thomas Spencer** Ph.D. est Assistant Director à la Harvard University Office of Undergraduate Research and Fellowships. Après sa thèse en histoire de l'art médiéval et en archéologie du bâti, à l'Université de Paris 1, Panthéon-Sorbonne, il a enseigné quatre ans à la Columbia University, à Paris et à New York. Ses travaux portent sur l'architecture romane en Champagne. Il s'intéresse tout particulièrement aux questions de la culture des commanditaires et des contextes qui déterminent les choix de construction.

**Carlo Tosco** est architecte et professeur d'histoire de l'architecture au Politecnico de Turin. Il a été le directeur scientifique du projet européen de coopération internationale (2000): « The Holy Sepulchre Rotundas - European Itinerary » (2004), directeur scientifique du projet européen Leonardo II: « Restoration in Europe » (2006-2007), conseiller scientifique pour l'inscription au patrimoine de l'UNESCO du dossier « Vintage Landscapes in Piedmont » (2008-2010), conseiller scientifique pour la recherche historique du projet européen « Plan intégré Transfrontalier Alpes-Maritime-Mercantour » (2011-2012), évaluateur pour l'« Agència per la Qualitat del Sistema Universitari de Catalunya » (depuis 2015). Parmi ses publications principales, nous pouvons citer: *Il castello, la casa, la chiesa: architettura e società nel Medioevo* (Einaudi 2003); *Il paesaggio come storia* (Il Mulino 2007); *Il paesaggio storico: fonti e metodi di ricerca* (Laterza 2009); *Petrarca: città, paesaggi, architetture* (Quodlibet 2011); *I beni culturali. Storia, tutela e valorizzazione* (Il Mulino 2014); *L'architettura medievale in Italia* (Il Mulino 2016); *Le abbazie cistercensi* (Il Mulino 2017).



